

# La grande misère des réfugiés en Allemagne

Autor(en): **Burg, Hugo Max von**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse**

Band (Jahr): **58 (1949)**

Heft 4

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549409>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# LA GRANDE MISERE DES REFUGIES EN ALLEMAGNE

PAR LE DR HUGO MAX - VON BURG

*Les corbeaux s'envolent en criant  
vers la ville!  
il va neiger.  
Malheur à celui qui n'a pas de patrie!*

«Malheur à celui qui n'a pas de patrie!» Ces mots terribles de Nietzsche sont aujourd'hui une réalité quotidienne pour des millions d'hommes et de femmes qui vivent dans le froid, la faim, l'abandon, la misère et le désespoir. En effet, le nombre des réfugiés, en Allemagne, atteint actuellement près de douze millions. Peut-on comprendre ce que cela signifie? Peut-on imaginer la somme de drames que représentent ces douze millions d'évacués, de fuyards, de réfugiés politiques venant de Hongrie, de Pologne, de Silésie, de Tchécoslovaquie ou de la zone orientale d'Allemagne?

Ces chiffres nous déconcertent; notre esprit réalise-t-il qu'il s'agit de douze millions d'êtres humains, de douze millions d'hommes et de femmes qu'un coup du sort impitoyable a jetés dans la misère et hors de leur patrie et sur lesquels planent sans cesse de perpétuelles menaces? Oublions donc, une fois pour toutes, la notion de «culpabilité»: nous n'avons en effet aucun droit à nous ériger en juges de nos semblables. Efforçons-nous plutôt d'organiser des secours, pensons plutôt à soulager toute cette misère. Et si nous sommes lassés de tant d'appels, forçons-nous à les écouter encore et à y répondre encore; car les chiffres sont là, devant nous, inexorables et exigeants, nous montrant à chacun notre devoir d'humanité et de charité.

Il y a moins de deux mois, nous avons fêté Noël, la fête de l'amour, et nous avons pleinement ressenti, ce jour-là, la joie d'avoir une famille et un foyer confortable. Or, la solidarité, l'amour du prochain ne seraient-ils que de vains mots et serions-nous capables d'ignorer ceux qui

ne connaissent que la faim, le froid et la détresse?

Nous savons déjà — mais le saurons-nous jamais assez! — par les journaux et la radio, par des lettres et des rapports, que la misère des réfugiés est immense; si immense et si tragique que nous ne parviendrons jamais à nous la représenter. Mais n'étouffons pas la voix de notre cœur qui nous oblige de nous souvenir qu'il y a douze millions d'êtres humains, nos frères, qui, comme les âmes damnées dans l'Enfer de Dante, réclament notre pitié et notre aide.

Nous savons que le Schleswig-Holstein, qui s'étend entre la Mer du Nord et la Baltique et qui comptait 1 589 000 habitants en 1939 et 1 468 000 à la fin de la guerre, a accueilli 1 292 000 réfugiés et évacués des régions de l'Est. Ceux-ci forment donc 73 % de la population de 1939 et 88 % de la population à la fin de la guerre, et cela dans un pays de petite agriculture, sans grosse industrie et sans villes importantes. Parmi ces dernières, Kiel, qui comptait avant la guerre près de 20 000 maisons, en a vu plus de 7400 complètement détruites et 8700 gravement endommagées.

Dans la campagne, la situation n'est pas meilleure. Les petites fermes, où logeaient auparavant 4 à 5 personnes, en abritent maintenant une douzaine ou plus. Et dans les fermes plus importantes, ce sont souvent 50 ou 60 personnes qui s'entassent tant bien que mal. Aucune grange, aucune étable, aucune remise ne demeure inoccupée.

Nous avons devant les yeux le rapport de la Croix-Rouge du Schleswig-Holstein. Les mots,

les phrases en sont autant d'appels émouvants et tragiques: «Le chiffre de la population a presque doublé... 950 000 réfugiés de trop... Aucune possibilité et aucun espoir de rapatriements... La misère la plus complète... 90 770 personnes logent dans 440 baraques... Les réfugiés affluent sans arrêt, cela ne peut plus continuer, l'aide est insuffisante... Nous allons au-devant d'une catastrophe...»

Le rapport de la Croix-Rouge bavaroise n'est, lui aussi, qu'un appel au secours: «Deux millions d'hommes et de femmes vivent en Bavière sans aucune ressource, aucune réserve et aucun espoir de voir leur situation s'améliorer. Chaque jour, cent à deux cents réfugiés arrivent de zone russe, de Tchécoslovaquie et d'autres pays de l'Est. L'augmentation de la population prend des proportions effrayantes. De toute l'Allemagne, la Bavière compte le plus grand nombre de chômeurs. Le Gouvernement a transformé en camps de réfugiés plusieurs centaines d'écoles, d'hôtels, de dancings, de salles de gymnastique, et six camps de transit, à la frontière, sont uniquement occupés à répartir les nouveaux arrivants dans les différentes communes. Un dixième du budget annuel de l'administration bavaroise des finances est affecté à l'aide aux réfugiés.»

La Croix-Rouge bavaroise a organisé un service sanitaire pour les réfugiés dans 140 communes, d'innombrables offices familiaux d'entraide et 83 ateliers de couture. De plus, elle dirige 4 maternités, 3 pouponnières, 2 écoles, 29 asiles pour réfugiés âgés, 6 homes pour convalescents et 16 pour enfants, 3 hôpitaux et 5 in-

ternats. Malheureusement, elle a été obligée, le 31 décembre 1948, de cesser partiellement ses actions de secours en faveur des réfugiés, la réforme monétaire ayant presque complètement anéanti ses moyens financiers. Ainsi les possibilités d'aide diminuent, tandis que la misère des réfugiés ne fait qu'augmenter!

Plus tragiques encore, peut-être, sont les rapports qui nous parviennent des réfugiés eux-mêmes et qui nous donnent une idée de ce que peut être la vie de tous les jours dans un camp: «Il y a longtemps que nous ne savons plus ce que veulent dire ces mots: «Une chaleur agréable». Celui qui a la chance de posséder un manteau est content de le porter aussi à l'intérieur de la baraque, surtout si les carreaux des fenêtres sont brisés et remplacés seulement par un morceau de carton. Si on n'a pas de manteau, on se couche dans la caisse qui tient lieu de lit et on tire sa vieille couverture jusqu'aux oreilles. Alors, on ne voit plus rien de toute la misère qui vous entoure, on n'entend plus que les gargouillements de son estomac. On entend aussi le fils de la famille voisine qui campe de l'autre côté de l'armoire, un jeune homme qui tousse, comme tous les jours, à faire croire qu'il est en train de vomir ses poumons. Mais il n'en aura plus pour bien longtemps...»

Un Suisse nous raconte ce qu'il a vu dans une école à Hanovre et dans un hôtel de la Ruhr, transformés tous les deux en camps de réfugiés: «...dans cette salle d'école ne vivent plus que 3 familles comptant 16 personnes; auparavant, il y avait 25 hommes et femmes. La chambre est divisée en compartiments. Les séparations ne sont



*Un trou dans le rideau de fer*

pas faites de planches, mais de couvertures pendues aux lits et aux poutres. Ici, des hommes, des femmes et des enfants vivent jour et nuit, depuis des années... et pour des années encore, peut-être! Dans la grande salle de l'hôtel Esser, à W., vivent également depuis des années une centaine de réfugiés. Là aussi, des cloisons de couvertures séparent les familles. Pas de tables, pas de chaises ou de bancs. Dans un coin, un petit fourneau qui sert pour le camp tout entier.»

Si nous parlons avec ces malheureux, ce ne sont pas tant les récits de leurs souffrances qui nous frappent que leurs pensées intimes et profondes: tous ne voient une possibilité d'améliorer leur situation et de retrouver leur ancienne vie que dans une nouvelle guerre! Tous ne rêvent que de retourner dans leur ancienne patrie, le paysan en Transylvanie ou en Hongrie, l'ouvrier industriel en Silésie ou en Pologne, et tous se nourrissent d'espairs et de rêves chimériques. Il n'y a guère que les jeunes qui envisagent de refaire leur vie dans un pays d'outre-mer; les vieux, eux, sont minés par la nostalgie de leur foyer perdu.

Pourtant, tout serait différent si une porte amie s'ouvrait devant eux, si tous ces malheureux avaient la possibilité d'entreprendre un travail quelconque, de défricher un champ, d'assainir des marais ou d'exploiter une forêt, s'ils avaient, n'importe où dans le monde, quelque chose d'utile à quoi employer leurs mains qui ne demandent qu'à travailler. Leur découragement se changerait en espérance et le vieil instinct de la lutte et de la vie se réveillerait en eux. Les ancêtres de ces réfugiés n'ont-ils pas

d'ailleurs gagné par leur travail droit de cité dans les pays où ils se sont établis et d'où leurs fils sont aujourd'hui chassés?

*L'émigration* ne serait pas une aumône faite à ces déracinés, mais la seule solution de ce problème angoissant, qui ne peut et ne doit nous laisser indifférents.

La Suisse a déjà beaucoup donné et le monde entier le reconnaît. Mais notre situation favorable actuelle nous oblige moralement à continuer nos secours et à étudier de nouveaux moyens pour combattre la misère des réfugiés. Ils sont douze millions qui ont besoin, avant tout, d'un toit, de pain, de vêtements, de chaussures; mais ils ont le droit, aussi, d'être traités humainement et de trouver un travail pour gagner leur vie. Cela, il est vrai, la Suisse ne peut le réaliser seule, malgré ses organisations de secours et sa Croix-Rouge.

Il ne saurait être question que nous nous prévalions de tout ce que nous avons déjà pu faire en dépit de la modestie de nos possibilités financières et que nous nous déroptions à apporter notre contribution à ce vaste et tragique problème. Mais il ne saurait davantage être question que nous cessions d'alerter l'opinion par tous les moyens à notre disposition et que nous renoncions à crier autour de nous: «Aidez ces malheureux, redonnez-leur un espoir. Laissez-les venir, ouvrez-leur vos frontières, vos ports, vos territoires immenses aux larges horizons; accueillez-les, donnez-leur du travail, une patrie et la possibilité de se refaire une nouvelle vie! Que chacun aide selon ses moyens, mais que chacun aide vite et généreusement!»

*D<sup>r</sup> Hugo Max-von Burg.*



60 m<sup>2</sup>

28 personnes!